

# REVUE SPIRITE

JOURNAL

## D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

14<sup>e</sup> ANNÉE.

N<sup>o</sup> 5.

Mai 1871.



### La mort spirituelle.

(Œuvres posthumes.)

La question de la *mort spirituelle* est un de ces principes nouveaux qui marquent les pas du progrès de la science spirite. La manière dont il a été présenté dans certaine théorie individuelle l'a tout d'abord fait rejeter, parce qu'il semblait impliquer, à un temps donné, la perte du *moi* individuel et assimiler les transformations de l'âme à celles de la matière dont les éléments se désagrègent pour former de nouveaux corps. Les êtres heureux et perfectionnés seraient en réalité de nouveaux êtres, ce qui est inadmissible. L'équité des peines et des jouissances futures n'est évidente qu'avec la perpétuité des mêmes êtres gravissant l'échelle du progrès et s'épurant par leur travail et les efforts de leur volonté.

Telles étaient les conséquences que l'on pouvait tirer *a priori* de cette théorie. Toutefois, nous devons en convenir, elle n'a point été présentée avec la forfanterie d'un orgueilleux venant imposer son système ; l'auteur a dit modestement qu'il venait jeter une idée sur le terrain de la discussion, et que de cette idée pourrait sortir une nouvelle vérité. Selon l'avis de nos éminents guides spirituels, il aurait moins péché par le fond que par la forme qui a prêté à une fausse interprétation ; c'est pourquoi ils nous ont engagé à étudier sérieusement la question ; c'est ce que nous allons essayer de faire, en nous basant sur l'observation des faits qui ressortent de la situation de l'Esprit aux deux époques capitales du retour à la vie corporelle et de la rentrée dans la vie spirituelle.

Au moment de la mort corporelle, nous voyons l'Esprit entrer dans le trouble et perdre la conscience de lui-même, de sorte qu'il n'est jamais témoin du dernier soupir de son corps. Peu à peu le trouble se dissipe et l'Esprit se reconnaît, comme l'homme qui sort d'un profond sommeil; sa première sensation est celle de la délivrance de son fardeau charnel; puis vient le saisissement de la vue du nouveau milieu où il se trouve. Il est dans la situation d'un homme que l'on chloroformise pour lui faire une amputation, et que l'on transporte, pendant son sommeil, dans un autre lieu. A son réveil, il se sent débarrassé du membre qui le faisait souffrir; souvent, il cherche ce membre qu'il est surpris de ne plus sentir; de même, dans le premier moment, l'Esprit cherche son corps; il le voit à ses côtés; il sait que c'est le sien et s'étonne d'en être séparé; ce n'est que peu à peu qu'il se rend compte de sa nouvelle situation.

Dans ce phénomène, il ne s'est opéré qu'un changement de situation matérielle; mais, au moral, l'Esprit est exactement ce qu'il était quelques heures auparavant; il n'a subi aucune modification sensible; ses facultés, ses idées, ses goûts, ses penchants, son caractère sont les mêmes; les changements qu'ils peuvent subir ne s'opèrent que graduellement par l'influence de ce qui l'entoure. En résumé, il n'y a eu mort que pour le corps seulement; pour l'Esprit, il n'y a eu que sommeil.

Dans la réincarnation, les choses se passent tout autrement.

Au moment de la conception du corps destiné à l'Esprit, celui-ci est saisi par un courant fluidique qui, semblable à un lien, l'attire et le rapproche de sa nouvelle demeure. Dès lors, il appartient au corps, comme le corps lui appartient jusqu'à la mort de ce dernier; toutefois l'union complète, la prise de possession réelle n'a lieu qu'à l'époque de la naissance.

Dès l'instant de la conception, le trouble s'empare de l'Esprit; ses idées deviennent confuses, ses facultés s'annihilent; le trouble va croissant à mesure que le lien se resserre; il est complet dans les derniers temps de la gestation; de sorte que l'Esprit n'est jamais témoin de la naissance de son corps, pas plus qu'il ne l'a été de sa mort; il n'en a aucune conscience.

A partir du moment où l'enfant respire, le trouble se dissipe peu à peu, les idées reviennent graduellement, mais dans d'autres conditions qu'à la mort du corps.

Dans l'acte de la réincarnation, les facultés de l'Esprit ne sont

pas simplement engourdies par une sorte de sommeil momentané, comme dans le retour à la vie spirituelle ; toutes, sans exception, passent à l'état *latent*. La vie corporelle a pour but de les développer par l'exercice, mais toutes ne peuvent l'être simultanément, parce que l'exercice de l'une pourrait nuire au développement de l'autre, tandis que, par le développement successif, elles s'appuient l'une sur l'autre. Il est donc utile que quelques-unes restent en repos, pendant que d'autres grandissent ; c'est pourquoi, dans sa nouvelle existence, l'Esprit peut se présenter sous un aspect tout différent, s'il est peu avancé surtout, que dans l'existence précédente.

Dans l'un, la faculté musicale, par exemple, pourra être très active ; il concevra, percevra, et par suite exécutera tout ce qui est nécessaire au développement de cette faculté ; dans une autre existence ce sera le tour de la peinture, des sciences exactes, de la poésie, etc. ; pendant que ces nouvelles facultés s'exercent, celle de la musique restera latente, tout en conservant le progrès accompli. Il en résulte que celui qui a été artiste dans une existence, pourra être un savant, un homme d'État, un tacticien dans une autre, tandis qu'il sera nul sous le rapport artistique et réciproquement.

L'état latent des facultés dans la réincarnation, explique l'oubli des existences précédentes, tandis qu'à la mort du corps, les facultés n'étant qu'à l'état de sommeil de peu de durée, le souvenir de la vie qu'on vient de quitter est complet au réveil.

Les facultés qui se manifestent sont naturellement en rapport avec la position que l'Esprit doit occuper dans le monde, et les épreuves qu'il a choisies ; cependant, il arrive souvent que les préjugés sociaux le déplacent, ce qui fait que certaines gens sont intellectuellement et moralement au-dessus ou au-dessous de la position qu'ils occupent. Ce déclassement, par les entraves qu'il apporte, fait partie des épreuves ; il doit cesser avec le progrès. Dans un ordre social avancé, tout se règle selon la logique des lois naturelles, et celui qui n'est apte qu'à faire des souliers, n'est pas, par droit de naissance, appelé à gouverner les peuples.

Revenons à l'enfant. Jusqu'à la naissance, toutes les facultés étant à l'état latent, l'Esprit n'a aucune conscience de lui-même. Au moment de la naissance, celles qui doivent s'exercer ne prennent point subitement leur essor ; leur développement suit celui des organes qui doivent servir à leur manifestation ; par leur activité intime, elles poussent au développement de l'organe correspondant, comme le bourgeon naissant pousse l'écorce de l'arbre. Il en

résulte que, dans la première enfance, l'Esprit n'a la jouissance de la plénitude d'aucune de ses facultés, non-seulement comme incarné, mais même comme Esprit; il est véritablement enfant, comme le corps auquel il est lié. Il ne se trouve pas comprimé péniblement dans le corps imparfait, sans cela Dieu eût fait de l'incarnation un supplice pour tous les Esprits bons ou mauvais. Il en est autrement de l'idiot et du crétin; les organes ne s'étant pas développés parallèlement avec les facultés, l'Esprit finit par se trouver dans la position d'un homme serré par des liens qui lui ôtent la liberté de ses mouvements. Telle est la raison pour laquelle on peut évoquer l'Esprit d'un idiot et en obtenir des réponses sensées, tandis que celui d'un enfant en très-bas âge ou qui n'a pas encore vu le jour, est incapable de répondre.

Toutes les facultés, toutes les aptitudes, sont en germe dans l'Esprit, dès sa création; elles y sont à l'état rudimentaire comme tous les organes dans le premier filet du fœtus informe, comme toutes les parties de l'arbre dans la semence. Le sauvage qui, plus tard, deviendra un homme civilisé, possède donc en lui les germes qui, un jour, en feront un savant, un grand artiste ou un grand philosophe.

A mesure que ces germes arrivent à maturité, la Providence lui donne, *pour la vie terrestre*, un corps approprié à ses nouvelles aptitudes; c'est ainsi que le cerveau d'un Européen est plus complètement organisé, pourvu d'un plus grand nombre de touches que celui du sauvage. *Pour la vie spirituelle*, elle lui donne un corps fluïdique ou périsprit, plus subtil, impressionnable à de nouvelles sensations. A mesure que l'Esprit grandit, la nature le pourvoit des instruments qui lui sont nécessaires.

Dans le sens de désorganisation, de désagrégation des parties, de dispersion des éléments, il n'y a de mort que pour l'enveloppe matérielle et l'enveloppe fluïdique; mais l'âme ou Esprit ne peut mourir pour progresser; autrement elle perdrait son individualité, ce qui équivaldrait au néant. Dans le sens de transformation, régénération, on peut dire que l'Esprit meurt à chaque incarnation pour ressusciter avec de nouveaux attributs, sans cesser d'être lui-même. Tel un paysan, par exemple, qui s'enrichit et devient grand seigneur; il a quitté la chaumière pour un palais, la veste pour l'habit brodé; tout est changé dans ses habitudes, dans ses goûts, dans son langage, dans son caractère même; en un mot, le paysan est mort, il a enterré l'habit de bure, pour renaître homme du

monde, et pourtant c'est toujours le même individu, mais transformé.

Chaque existence corporelle est donc pour l'Esprit une occasion de progrès plus ou moins sensible. Rentré dans le monde des Esprits, il y apporte de nouvelles idées; son horizon moral s'est élargi; ses perceptions sont plus fines, plus délicates; il voit et comprend ce qu'il ne voyait et ne comprenait pas auparavant; sa vue qui, dans le principe, ne s'étendait pas au delà de sa dernière existence, embrasse successivement ses existences passées, comme l'homme qui s'élève et pour qui le brouillard se dissipe, embrasse successivement un plus vaste horizon. A chaque nouvelle station dans l'erraticité, se déroulent à ses yeux de nouvelles merveilles du monde invisible, parce qu'à chacune un voile se déchire. En même temps, son enveloppe fluidique s'épure; elle devient plus légère, plus brillante; plus tard, elle serait resplendissante. C'est un Esprit presque nouveau; c'est le paysan dégrossi et transformé; le vieil Esprit est mort, et cependant c'est toujours le même Esprit.

C'est ainsi, croyons-nous, qu'il convient d'entendre la mort spirituelle.

ALLAN KARDEC.

---

## Deuxième anniversaire de la mort d'Allan Kardec.

---

Deux ans se sont écoulés depuis que la dépouille mortelle du fondateur de la doctrine spirite a été confiée à la terre, depuis que l'âme du juste est retournée dans l'espace recevoir la récompense de toute une existence de labeurs féconds et d'un intarissable dévouement à l'humanité !...

Deux ans !... et il nous semble l'avoir quitté hier, tant ces jours de deuil pour ses adeptes, de liberté pour lui, se sont écoulés avec rapidité, tant nous avons le sentiment de sa présence au milieu de nous, tant les effluves sympathiques émanées de son être invisible, et dont nous nous sentions environnés, nous laissent persuadés d'avoir suivi sa voie autant que notre inhabileté et notre faiblesse nous le permettaient.

Et cependant que d'événements accomplis depuis cette séparation douloureuse; que d'épreuves sont venues s'abattre sur le monde terrestre tout entier, mais plus spécialement sur la France et sur Paris !... Que de larmes ont coulé !... Quels flots de sang se sont épanchés !... Un vent d'orage a soufflé sur le monde et au milieu

de nous, et les phalanges serrées dont la puissante main du maître savait calmer les ardeurs intempestives, ou réchauffer le zèle chancelant, se sont dispersées à tous les coins de l'horizon, attendant des jours meilleurs pour reprendre la tâche violemment interrompue!...

La doctrine n'a point périclité cependant; loin de s'affaiblir, la croyance a grandi dans le silence et la douleur, et ceux qui puisent courage et résignation dans les enseignements consolateurs des Esprits sont au contraire plus nombreux que jamais; mais la chaîne immense qui faisait de tous les croyants une seule famille, sans distinction de castes, ni de nationalités, rompue tout à coup par la guerre, n'a pu réunir encore ses anneaux dispersés! Chaque anneau lui-même, brisé par une lutte fratricide et impie, n'a pu, dans ces temps de trouble et d'émeute, trouver les quelques instants de calme et de paix nécessaires à sa réorganisation.

La guerre avec l'étranger, guerre déplorable à tous égards, puisqu'elle mettait en présence, l'instrument de mort à la main, des hommes faits pour s'entendre et marcher de concert au progrès, nous avait séparés de nos frères d'Allemagne et du monde entier par suite de l'investissement de Paris. La paix, quelque onéreuse qu'elle fût pour notre malheureux pays, nous laissait l'espoir de réparer bientôt par notre activité et la bienveillante sollicitude de nos correspondants, tant de temps perdu pour le triomphe des principes régénérateurs, lorsque la guerre civile est venue soudainement nous plonger dans un abîme de maux mille fois plus terrible encore.

Que tout le sang versé retombe sur les premiers instigateurs de ces rencontres, à jamais déplorables! La France n'était-elle pas assez éprouvée, assez épuisée d'hommes et d'argent? Lui fallait-il donc une fois encore, donner au monde le spectacle malheureusement trop fréquent de ses luttes intestines?

Tous les Esprits avancés réprouvent la guerre entre les peuples que les intérêts matériels, que les passions violentes de l'ambition et de la jalousie poussent l'un contre l'autre, mais quelles ne doivent pas être l'horreur et la réprobation de l'humanité tout entière pour ceux qui n'hésitent point à pousser en deux camps ennemis, le frère contre le frère, le père contre le fils, le Français contre le Français! Ah! quelle terrible responsabilité encourent ces hommes aveuglés, et quels ne seront pas leur désespoir et leurs regrets, lorsque, au seuil de l'éternité, ils verront la main implacable de la justice et de

la vérité, inscrire en caractères ineffaçables, sur la page sanglante qu'ils se sont faite dans l'histoire des peuples, la dette de douleurs et de larmes qu'ils ont contractée envers l'humanité!...

Au milieu de tous ces conflits, il nous était impossible, comme les années précédentes, de songer à réunir les spirites de Paris, appelés par la loi ou par leurs convictions politiques dans l'un ou l'autre camp, pour célébrer le second anniversaire de la mort d'Allan Kardec, par une visite solennelle à son tombeau.

Mais nous en sommes persuadés, la date du 31 mars n'est point passée inaperçue dans la mémoire de ceux qui cachent au fond du cœur, le culte des grands Esprits, dont tous les instants, ont été consacrés au bonheur futur de l'humanité. Dans toutes les parties du monde, dans l'esprit de tous ceux qui ont connu Allan Kardec, de ceux plus nombreux encore qui doivent à ses œuvres sinon le bonheur, du moins la résignation et la paix de l'âme, nous n'en doutons pas, une pensée d'affection, de respect et de reconnaissance, est allée saluer dans l'espace invisible, l'immortel auteur du « *Livre des Esprits* ».

Quelques-uns plus heureux sont allés isolément déposer sur la tombe du maître, leur tribut de vénération et d'amour.

Comme eux nous avons pu visiter la pierre funéraire qui tout en protégeant l'enveloppe terrestre de l'homme, symbolise si exactement son œuvre, sa nature, son esprit. En face de ce majestueux mythe sépulcral, de ce colosse de pierre qui a subi la consécration du temps, tout en demeurant insensible à ses outrages, bien mieux que dans la foule, que dans l'imposante manifestation des années précédentes, nous avons senti la présence du premier apôtre spirite, et presque involontairement, en levant les yeux vers son buste vénérable, nous nous attendions à le voir apparaître, à l'entendre nous parler!... L'illusion a peu duré; sans doute, nous n'étions pas dignes de ce bonheur, mais à défaut de sa vue, à défaut de sa parole, nous avons pu recueillir sa pensée, par un des médiums auxquels il se communique volontiers!...

Nous sommes heureux de faire participer nos lecteurs, aux instructions qu'il a bien voulu alors nous transmettre.

(Paris, 31 mars 1871. — Médium, M. X.)

Mes amis, tel j'étais sur terre, tel je suis demeuré comme Esprit, et je suis plus heureux du souvenir que vous m'avez gardé au fond du cœur que des plus imposantes cérémonies. Les honneurs de ce

monde m'ont toujours laissé insensible ; dans les derniers temps de ma vie, toute mon ambition se bornait à une modeste retraite où j'aurais consacré mes loisirs à assurer l'avenir de l'œuvre, et la fondation des grandes institutions dont je voulais doter le Spiritisme. Dieu et les Esprits supérieurs préposés aux grands événements terrestres ne l'ont point permis. Ils prévoyaient sans doute les cataclysmes prochains qui eussent ruiné de fond en comble mes entreprises, et m'ont sagement retiré de ce monde au moment où il me semblait utile de commencer la grande lutte, lutte que dans leur sagesse, ils reconnaissaient prématurée.

Bénissez les événements qui vous ont dispersés. Grâce à eux, grâce à l'obscurité qu'ils ont momentanément jetée sur vous, vous passerez inaperçus dans la tourmente. Demeurez attentifs, suivez le courant, sans vous y mêler ; laissez faire aux hommes de violence leur œuvre de sang ; laissez-les amonceler ruines sur ruines ; décombres sur décombres. Comme dans ces villes immenses où certains quartiers sont livrés par les besoins de la salubrité publique, à la pioche du démolisseur, le monde moral a besoin d'être violemment fouillé, dans ses détours les plus sombres, pour que les nouvelles institutions sur lesquelles repose le bonheur des générations futures, s'appuient sur une base saine et incorruptible.

A réparer une maison qui tombe en ruine, à recrépir un mur lézardé qui tremble sur ses assises séculaires, on ne fait qu'ajourner une chute imminente ! Le fard qui recouvre le visage d'une beauté fanée, dissimule momentanément les ravages du temps, mais ne peut en arrêter les progrès !...

Ces luttes violentes coûtent sans doute bien du sang et bien des larmes. Bien des existences sont fauchées dans leur fleur ; bien des victimes innocentes succombent ; bien des veuves éplorées, bien des orphelins privés de leur unique soutien élèvent les yeux vers le ciel pour demander vengeance et maudissent les auteurs de tant de maux ! Mais ne vous y trompez point, quelque nombreuses que soient les existences sacrifiées, quel que soit le parti qui succombe, quelle que soit l'issue de ces divisions provoquées peut-être davantage par l'ambition égoïste de quelques hommes que pour le triomphe désintéressé du droit des masses, la défaite sera pour les institutions du passé, le triomphe pour les doctrines modernes favorables à la régénération universelle.

Vous déplorez le spectacle terrifiant auquel vous devez assister bon gré mal gré ; mais que serait-ce, mon Dieu, si comme moi, vous



n'y voyiez qu'un épisode douloureux, mais nécessaire de la violente tempête qui agitera bientôt le monde entier dans des convulsions et des déchirements sans nom?... La guerre entre la France et l'Allemagne, comme la révolution espagnole, comme la guerre civile parisienne, comme les sourdes agitations qui parcourent la Russie, l'Angleterre et l'Autriche, ne sont que les préludes d'une conflagration générale qui de l'Europe embrasée s'étendra au monde terrestre tout entier !...

Dans cette période de vingt, de trente, de cinquante années peut-être, bien des peuples depuis longtemps asservis recouvreront leur autonomie ; bien des civilisations disparues renaîtront de leurs cendres ; tour à tour les principes les plus opposés s'élèveront au pouvoir et gouverneront les nations, mais, n'en doutez pas, l'avenir appartiendra aux hommes de paix, aux philosophes tolérants, aux politiques désintéressés qui sèmeront en silence les principes de solidarité et de fraternité, qui rapprocheront les partis au lieu de les diviser, et qui, pivots inaperçus du mouvement, sans ambition comme sans parti pris, travailleront pour le bonheur de tous et non pour le triomphe d'une coterie. Ils auront un parti cependant, et ce parti réunira tous les suffrages, car ils ne seront les agents, ni d'une famille, ni d'un individu, mais bien de l'humanité tout entière, purifiée et régénérée au creuset bienfaisant de l'adversité.

ALLAN KARDEC.

---

### La réincarnation en Angleterre.

---

Le principe de la réincarnation poursuivant sa marche lente mais continue à travers tous les obstacles, détache journellement quelques partisans de l'école américaine, et en raison du terrain conquis en quelques années, nous pouvons certainement affirmer que, dans un temps relativement très-court, il n'existera plus aucune scission à cet égard dans la grande famille spirite terrestre.

Jadis, en Amérique, en Angleterre, cette croyance était tellement réprouvée, et repoussée de parti pris, que, loin d'en faire l'objet d'une discussion de nature à jeter la lumière sur la question, on se gardait d'en aborder l'examen tant les uns trouvaient *dangereux pour la raison humaine*, d'en faire une étude minutieuse, tant *une croyance aussi puérile, aussi dénuée de sens*, paraissait peu digne de l'attention des autres.

Mais comment pourrions-nous nous étonner de l'ostracisme qui, de nos jours encore, s'attache à toute idée nouvelle, quelque féconde qu'elle soit, lorsqu'il y a quelque cent ans, l'inventeur de la vapeur mourait dans une maison de fous, pour avoir osé tenter d'enrichir l'humanité d'une puissance nouvelle, fruit d'une étincelle de son génie, lorsque plus avant dans la nuit des temps, les grandes intelligences qui, éclairées du feu sacré, avaient touché du doigt, l'électricité et le magnétisme, par crainte des bûchers de l'inquisition, laissaient à d'autres plus hardis, parmi leurs successeurs et leurs élèves, de s'illustrer en jetant sur leur découverte, la lumière de l'évidence.

La réincarnation est méconnue ! et ceux qui la préconisent bafoués et injuriés ; comment pourrait-il en être autrement ? Si la vapeur, l'électricité et le magnétisme, ces trois puissances qui se partagent aujourd'hui l'empire du monde physique, ont eu besoin pour acquérir droit de cité, du patronage des plus grands Esprits de notre siècle, comment un principe destiné à révolutionner le monde moral tout entier pourrait-il échapper à la loi commune ?

Mais les difficultés qui découragent l'erreur et la rejettent dans l'ombre et dans l'oubli, ne servent qu'à appeler l'attention de la foule sur les vérités, qu'à les mettre en relief, et les attaques des uns, l'indifférence affectée des autres, contribuent peut-être autant que les efforts des adeptes à la rapidité de leur propagation.

Il y a quelques années, les journaux de l'école américaine se seraient gardés comme d'un blasphème de citer quelque document relatif à la réincarnation ; la conspiration du silence l'avait enveloppée de ses inextricables réseaux ; mais, telle est la puissance d'irradiation de la vérité, qu'il a suffi d'une étincelle pour renverser l'échafaudage si laborieusement établi, et pour semer avec la rapidité de la foudre, la curiosité dans l'esprit de tous ceux qui n'en avaient point fait jusqu'alors l'objet de leurs investigations.

Depuis ce temps, il n'est pas de journaux américains ou anglais, il n'est pas de réunions *spiritualistes* d'outre-Manche ou d'outre-mer, où cette base fondamentale de la doctrine ne soit discutée, critiquée, controversée ; il n'est point de jour peut-être, malgré la partialité de nos adversaires, qui ne voie un certain nombre d'adhérents se rallier à nos principes.

Miss Emma Hardinge qui, naguère encore traitait d'odieuse et d'horrible, la croyance à la réincarnation, continue à rompre des lances en faveur des croyances américaines ; mais nous le regret-

tons vivement, dans l'intérêt même de la vérité, jamais nous ne l'avons vue attaquer sérieusement le principe, et ses injures et son mépris, nous l'avouons humblement, nous ont paru infiniment moins concluants que ne l'aurait été à nos yeux la plus petite réfutation.

Dans une conférence récente, prononcée le 19 décembre 1870, à la *salle Beethoven, Harley street*, à Londres, usant toujours du même procédé, à une question directe, mademoiselle Emma Hardinge répond par une fin de non-recevoir. — Ce n'est ni l'heure, ni le moment d'entrer en discussion à cet égard, dit-elle. La réincarnation, à son avis, est le résultat de l'opinion particulière d'un individu ou d'un Esprit, et s'il lui était permis d'entrer dans la discussion de la doctrine, *elle croit qu'il ne lui serait pas difficile de la réfuter point par point, jusqu'à n'en pas laisser subsister un seul fragment*. Mieux vaut s'appesantir sur la question des communications et sur le bonheur et la consolation qui en résultent.

Sans doute, miss Hardinge, nous goûtons comme il convient, le bonheur d'entrer en relation avec les Esprits; mais, ne vous en déplaise, dans le cas présent, la moindre petite argumentation ferait bien mieux notre affaire. Nous aimerions à vous voir attaquer le taureau par les cornes, au lieu de perdre votre temps à donner de grands coups d'épée dans l'eau. Vous avez l'éloquence qui séduit, et la conviction qui persuade, et nous regrettons sincèrement qu'elles ne vous servent point comme vous pourriez le faire facilement sans doute, à anéantir de fond en comble cette hydre de la réincarnation qui allume si fort votre courroux.

La réincarnation, une théorie particulière, dites-vous ! l'opinion d'un individu ou d'un Esprit ! Nous préférons encore vous taxer d'ignorance que de malveillance, car une étude, quelque légère qu'elle soit, de la question vous aurait appris sans doute que cette prétendue théorie individuelle, acceptée par des millions de spirites était le résultat de millions de communications émanées de milliers d'Esprits différents. Peut-être alors la question vous eût-elle paru mériter mieux que l'indifférence et l'injure; peut-être en eussiez-vous fait l'objet d'une étude sérieuse et d'une réfutation concluante !

Sur cette question qui les divise, miss Hardinge, réfléchissez-y mûrement, des millions de croyants sont en présence ! Ils attendent la lumière de l'évidence pour persister dans l'une ou l'autre voie. Ne les laissez pas incertains. Etudiez comme ils le méritent, quoi que vous en pensiez, l'argumentation et les faits qui font de la réincar-

nation, la clef du *Spiritisme occidental*; ne négligez dans votre examen, aucune des conséquences qui en découlent, et lorsque vous posséderez jusqu'à un iota le pour et le contre, combattez les faits, combattez les principes, en exposant à vos auditeurs attentifs et les raisons qui plaident en faveur de la doctrine réincarnationiste, et les arguments que vous découvrirez pour l'anéantir.

Dans ces conditions, n'en doutez pas, vos conférences auront du retentissement et porteront leur fruit. Pour nous, comme nous le faisons toujours, lorsque nous discutons, nous aborderons carrément la question, nous combattrons vos arguments, et de cette lutte courtoise, soyez-en sûre, résulteront la lumière et l'évidence. La vérité éclatera de quelque côté qu'elle soit, et nous aurons réussi à réunir dans une communion identique les *spiritualistes américains* et les *spirites français*.

Un tel résultat vaut bien sans doute quelques instants d'étude sérieuse. A l'œuvre donc, miss Hardinge; nous attendrons patiemment l'heure de la lutte, et quel qu'en soit le résultat, croyez que nous nous considérerons comme très honoré de vous avoir pour adversaire.

---

### Variétés.

---

#### UNE AVENTURE DANS LES FORÊTS VIERGES DE L'AMÉRIQUE.

Les adversaires du Spiritisme après avoir essayé en vain de combattre efficacement nos doctrines, dans le domaine de la discussion, repoussés jusqu'à leurs derniers retranchements par la logique et l'enchaînement des principes, s'attachent généralement en désespoir de cause à la négation des faits comme à leur dernière branche de salut. Plutôt que d'accepter l'explication simple, rationnelle et concluante que leur donne le Spiritisme de cette multitude de manifestations qui échappent aux investigations de la science ordinaire, ils préfèrent voir partout supercherie, superstition aveugle et grossière fantasmagorie. Ils divisent les spirites en deux catégories bien distinctes : des fripons qui exploitent la crédulité humaine, et des imbeciles qui se laissent prendre aux préjugés les plus grossiers.

Les manifestations modernes, les apparitions, les bruits insolites; pure jonglerie ou hallucinations évidentes d'esprits prévenus, prédisposés au merveilleux par les enseignements atrophiants des prétendus Esprits!

Ils n'expliquent rien ; ils nient ! Si cette manière de discuter n'est pas concluante pour tous, elle a au moins le mérite d'être expéditive et péremptoire.

Il est cependant un certain ordre de faits, tels que les apparitions au moment de la mort, à des centaines de lieues de distance, qui sont de nature à faire réfléchir les plus incrédules, surtout lorsque ces faits ayant eu lieu avant la propagation moderne du Spiritisme, on ne peut accuser personne de les avoir inventés pour le besoin de la cause.

Parmi les nombreux documents de cette nature, dont l'authenticité ne peut être mise en doute, nous choisissons aujourd'hui pour le soumettre à l'appréciation de nos lecteurs, un extrait de *la Renaissance, chronique des arts et de la littérature*, publiée à Bruxelles en 1840, par les soins de l'Association nationale pour favoriser les arts en Belgique.

Les précautions oratoires dont l'auteur entoure son récit, démontrent surabondamment combien il est loin de compter sur la crédulité de ses lecteurs.

En 1840 comme aujourd'hui encore pour ceux qui n'ont pas pénétré les mystères d'outre-tombe, on ne croyait guère aux revenants, mais cela tenait sans doute, comme de nos jours, à l'ignorance où l'on était des lois qui régissent le monde invisible et qui président à ses rapports avec le monde terrestre.

Encore quelques années d'étude, et ces faits réputés mystérieux ou impossibles, éclairés de la lumière de l'évidence, deviendront, nous n'en doutons pas, le point de départ d'une science nouvelle, féconde en importantes découvertes et en résultats régénérateurs.

Nous cédon sans plus de commentaires la parole à l'auteur de l'article :

« Nous le savons, on n'a plus foi aux apparitions surnaturelles. Notre époque est trop éclairée pour y croire. Elle ne fait plus qu'en rire. Les histoires de revenants ont même perdu leur succès jusque dans les chambres d'enfants. Le royaume des épouvantes est dépeuplé. Les fées et les sylphes sont découronnés et ont perdu leur sceptre de fleurs. Les revenants qui se promenaient en paix dans les ténèbres du naïf moyen âge, se sont évanouis au grand jour de nos lumières. Les portes des cimetières ne s'ouvrent plus à l'heure de minuit, pour laisser sortir les morts enveloppés de leurs linceuls blancs, et les trépassés dorment en repos dans leurs sépulcres. Aussi, nous ne voulons pas briser une lance avec l'incrédulité de

notre époque. Notre but est tout simplement de raconter dans les lignes qui suivent, un enchaînement de faits très simples, et nous laissons au lecteur à en tirer telle conclusion qu'il trouvera bon. Quant à la vérité de cette aventure, nous en pouvons garantir l'authenticité.

« Le théâtre de notre histoire est la partie occidentale de l'Amérique, cette vaste solitude où vous pouvez marcher des journées entières à travers les forêts et les savanes, sans rien rencontrer, si ce n'est quelque hutte abandonnée, construite de troncs d'arbres grossièrement réunis. A l'époque où ce récit commence, cette solitude était plus profonde et plus effrayante encore qu'elle ne l'est aujourd'hui, car le pays était infiniment moins peuplé, la culture se bornant à une étroite bande de terre le long des côtes de l'Atlantique. Les terres non cultivées et les forêts non défrichées se développaient sur une étendue prodigieuse et n'offraient qu'à regret passage au voyageur dans leur dédale presque impraticable aux pas de l'homme ; car le Peau-Rouge, cet enfant de la solitude, passe à travers les roseaux des marécages, sans faire plus de bruit qu'une panthère et sans laisser la moindre trace derrière lui. Il n'est donc pas étonnant que les régiments anglais, pendant la guerre américaine, visitassent fréquemment ces forêts antiques comme la nuit, et plus tristes encore à cause du terrible silence qui y régnait.

« Dans le but de maintenir une communication avec les frontières du Canada, de n'être coupé ni du côté du sud, ni du côté de l'ouest, et de cultiver les relations d'amitié établies avec plusieurs tribus indiennes qui se réunissaient dans des endroits convenus, on détachait fréquemment des postes et des patrouilles bien avant dans les forêts, où ils restaient quelques jours pour être remplacés ensuite et venir rejoindre le gros de l'armée. Ces avant-postes eurent bientôt appris des Indiens, éparpillés çà et là dans ces retraites, comment au lieu de dresser des tentes, on peut, en très peu de temps, construire des huttes de troncs d'arbres. C'est dans une de ces huttes depuis longtemps abandonnée par ceux qui la construisirent, que les personnes dont nous allons raconter l'histoire trouvèrent un abri momentané contre le vent, l'orage et les animaux sauvages de ces forêts.

« L'impression de mélancolie que nous fait le silence éternel de ces solitudes, tous les hommes la subissent profondément. Dans les âmes faibles, elle produit la terreur ; dans les âmes fortes, elle fait naître une sorte d'enthousiasme religieux. Rien ne nous inspire

mieux le sentiment de la faiblesse humaine et ne nous démontre mieux notre dépendance d'un être plus élevé. Cependant, il y a des moments où le silence de la nuit et de la nature, loin d'élever notre âme à des idées de ce genre, ne nous donne que le sentiment de notre isolement. Et cet isolement est d'autant plus intolérable qu'il est tout concentré en lui-même, et que nous ne sommes entourés que d'objets auxquels la voix de la nature qui parle en notre âme, ne peut s'adresser. Peut-être n'y a-t-il aucune espèce d'isolement aussi triste que celui qu'on éprouve en présence de personnes incroyables, qui n'ont foi à aucune des choses vers lesquelles la solennelle terreur des grandes forêts élève notre pensée.

« C'était à peu près un sentiment de cette nature qu'éprouvait Henry Sherwood, au moment où il était assis dans une hutte abandonnée, dans le voisinage d'une forêt de sapins, près des frontières du Canada. En vain, son unique ami et compagnon, le capitaine William Dromond, essayait-il de lui inspirer cette insouciant gaité qui était propre à son caractère et qui ne l'avait pas abandonné, même dans la position où il se trouvait. C'était au milieu d'une belle nuit d'été : les rayons de la lune pénétraient par les fentes et les jours nombreux de la cabane qui leur prêtait son abri, et tombaient en bandes et en taches lumineuses sur la table devant laquelle ils étaient assis. Dans un coin se trouvait leur bagage. Dans un autre, ils s'étaient préparé un lit de feuilles sèches, le seul que cette pauvre mesure pût leur donner et eût jamais possédé.

« Les deux officiers avaient mission de se diriger vers le sud-ouest des frontières canadiennes, vers une de ces espèces de camps que les Indiens, amis des Anglais, occupaient dans le voisinage. Après une route difficile et laborieuse, ils se trouvaient encore éloignés d'une journée de marche du but de leur voyage. Pendant deux jours ils avaient arpenté, la boussole à la main, ce profond désert d'arbres, sans rencontrer une seule créature vivante. Pendant deux nuits ils avaient bivouaqué sur ce sol inhospitalier, et il leur restait à y passer une troisième nuit avant d'arriver à leur destination. Mais il n'y avait en cela rien d'extraordinaire pour deux hommes habitués à coucher à la belle étoile et à battre ces forêts. Aussi le capitaine Dromond ne put comprendre l'étrange disposition d'esprit de son ami le lieutenant Sherwood, ni se rendre compte de son inexplicable mélancolie ; car leur position lui paraissait toute naturelle et une chose réellement journalière. Cependant, le lieu où ils se trouvaient avait un caractère singulièrement sinistre : de gros arbres qui s'en-

trelaçaient de mille manières bizarres avec leurs branches fantastiques, et les abondantes lianes dont leurs troncs étaient entièrement enveloppés, et à travers lesquelles s'ouvraient çà et là des trouées où murmuraient de petites sources bienfaisantes, les entouraient comme un mur mobile. Un grand silence régnait, interrompu de moment en moment par le miaulement prolongé d'une panthère invisible. Enfin les calmes et mystérieux rayons de la lune, laissaient tomber sur les pyramides variées des sapins, une lumière blanche qui tranchait vivement sur le feuillage noir de leurs rameaux.

« La nuit était fort avancée déjà, et Sherwood n'avait qu'à peine échangé deux ou trois mots avec son joyeux compagnon qui, n'ayant pu réussir à exciter la gaieté de son ami, avait enfin, de guerre lasse, pris aussi le parti de ne plus lui adresser la parole.

« Ce qui augmentait encore l'incompréhensible mélancolie qui s'était emparée du lieutenant, c'était un souvenir auquel son esprit s'était arrêté avec d'autant plus de complaisance, qu'il s'était senti moins disposé à écouter les folies par lesquelles Dromond avait essayé vainement de lui faire partager sa gaieté soldatesque. Ce souvenir était celui des amis d'enfance que Sherwood avait laissés en Angleterre, et dont il n'avait depuis longtemps reçu aucune nouvelle.

« Pendant que le lieutenant, les deux coudes posés sur la table, suivait ainsi en lui-même le cours de ses pensées, Dromonds'était mis à chanter à demi-voix une vieille ballade anglaise. Puis, fatigué de chanter, il s'assit sur un bloc de bois qui lui servait de chaise, et, le dos appuyé contre la paroi de la cabane, tomba bientôt dans un assoupissement qui tenait à la fois du sommeil et de la veille. Par degrés, il s'endormit complètement.

« La cabane n'avait d'autre ouverture que la porte d'entrée, et la table était posée près de la cheminée délabrée, dans laquelle brûlait un feu réjouissant. La flamme lançait ses teintes rouges autour du foyer et luttait avec les rayons blancs de la lune.

« A peine Dromond venait-il de s'endormir, que la porte s'ouvrit et qu'un personnage, revêtu d'un uniforme d'officier, entra dans la hutte et s'avança vers le foyer, sans que ses pas fissent le moindre bruit sur les feuilles répandues sur le sol. Sherwood, toujours les coudes appuyés sur la table et le visage caché dans ses deux mains, n'avait rien vu, rien entendu, bien que le moindre mouvement que



le vent nocturne imprimait au feuillage, arrivât distinctement à ses oreilles.

« L'étranger, qui venait d'entrer ainsi, avait l'air d'être un jeune homme. Il avait la figure excessivement pâle, et vous eussiez dit, à voir la maigreur extrême de son visage, qu'elle provenait d'une de ces maladies longues et dévorantes, dont le siège est dans la poitrine. Il devait avoir été beau avant que cette maladie terrible ne l'eût attaqué. Mais maintenant il offrait une expression qui vous eût inspiré une sorte d'effroi; car vous n'eussiez pu le regarder sans vous sentir le cœur serré d'une émotion dont vous auriez eu de la peine à vous rendre compte.

« Un moment arriva où Sherwood releva la tête, et avisa cette forme étrange, assise tranquillement devant le feu. Il crut rêver d'abord, mais il poussa bientôt un cri d'étonnement. Dromond, réveillé par ce cri, ne fut pas moins frappé que son ami à la vue de l'hôte inattendu qui se trouvait à côté d'eux.

« Les deux amis, par un mouvement instinctif de la défense, saisirent aussitôt leurs pistolets, et Dromond demanda à l'inconnu :

« — Qui es-tu ?

« L'étranger ne répondit pas, mais il fixa sur eux un regard si pénétrant et si terrible, qu'ils répétèrent souvent, en racontant cet événement, qu'ils se sentirent pris d'immobilité et comme cloués au sol. La terreur que ce regard leur inspira, disaient-ils, dépasse tout ce que l'on peut imaginer.

« Après que l'inconnu les eut regardés ainsi pendant quelques secondes, il leva une épée qu'il tenait de la main droite et qui étincelait à la clarté de l'âtre. Il l'examina avec l'attention la plus profonde, et poussa un soupir qu'on entendit à peine, et sortit lentement de la cabane.

« A peine l'incompréhensible apparition fut-elle sortie, que Dromond reprit son sang-froid, comme si tout ce qu'il venait de voir n'eût été que le jeu d'un rêve. Il s'élança vers la porte et se jeta à la poursuite de l'étranger. Mais il ne vit rien, si ce n'est l'immense forêt, dont les branches se balançaient aux rayons de la lune. Aussi, il ne tarda pas à rejoindre son ami. Il croyait si peu aux choses surnaturelles que, sans doute, il eût persisté à s'imaginer que ce qui venait de se passer était tout simplement l'effet d'une hallucination, si, en rentrant dans la cabane, il n'avait pas vu les yeux de Sherwood en parcourir l'espace avec une sorte d'égarement et d'épouvante. Il essaya de rassurer le lieutenant. Mais celui-ci, bien que son

courage eût été plus d'une fois mis à l'épreuve, tressaillait toujours de terreur, et eut la plus grande peine à revenir à lui-même.

« Quand il se fut un peu remis, Sherwood dit à son compagnon :

« — Cet homme était mon frère ; je l'ai parfaitement bien reconnu.

« Le capitaine répondit à ces paroles par un grand éclat de rire.

« — C'était mon frère, vous dis-je, reprit Sherwood d'un air sérieux, qui imposa à son jovial compagnon.

« Aucun des deux amis ne put recueillir d'autre lumière sur ce qu'ils venaient de voir. Mais l'événement était si extraordinaire, que Dromond lui-même sentit singulièrement tomber son courage.

« — Je ne reste pas plus longtemps ici, dit Sherwood.

« — Ni moi ! fit son compagnon.

« Et tous deux, malgré les fatigues de la marche qu'ils avaient faite la veille par les sinuosités presque impraticables de la forêt, se remirent en route. Ils marchèrent toute la nuit et ne s'arrêtèrent, pour prendre quelque repos, que lorsque le soleil était déjà sur l'horizon.

« Leur mission s'accomplit heureusement.

« Peu de temps après, à leur retour à la frontière du Canada, ils trouvèrent des lettres arrivées d'Angleterre, dans lesquelles Sherwood lut que son frère était mort d'une fièvre nerveuse, pendant la nuit même où la mystérieuse apparition avait eu lieu dans la cabane isolée de la forêt. »

(Extrait de *la Renaissance*, chronique des Arts et de la Littérature, publiée par l'association nationale pour favoriser les arts en Belgique. Tome II, Bruxelles, 1840-1841. — Imprimerie de la Société des Beaux-Arts, place du Grand-Salon.)

---

## Un Meeting à Chicago.

---

La ville de Chicago, l'une de ces grandes cités improvisées par la liberté sur le sol généreux des États-Unis d'Amérique, vient de donner au monde civilisé tout entier le spectacle d'une de ces actions grandioses qui s'inscrivent en caractères lumineux au frontispice du temple du progrès, comme une éternelle protestation du droit contre la force et des vertus fécondantes nées sous le souffle de la fraternité contre les passions atrophiantes et destructives du despotisme.

La ville de Chicago possède dans son sein de nombreux spirites, et nous aimons à croire qu'ils n'ont pas été les derniers à provoquer cette manifestation sans précédent dans l'histoire des peuples. Quoi qu'il en soit, si tous ceux qui ont participé au meeting de Chicago ne sont point des adhérents avoués de notre philosophie, nous les reconnaissons néanmoins comme des spirites de fait, et nous nous honorons de les compter au premier rang parmi les précurseurs immédiats de cette génération qui gouvernera le monde universellement pacifié, d'après les lois fécondes et rénovatrices issues du *Livre des Esprits*.

Des réunions comme celle de Chicago, des sentiments de fraternité et d'union tels que ceux manifestés par la population cosmopolite de cette ville, et en particulier par les émigrés français et allemands, font plus pour le triomphe de la régénération et de l'émancipation universelle, que les plus terribles hécatombes humaines où s'écroulent les empires, et où les trônes chancellent sur leurs bases séculaires.

Le jour même de l'entrée des Prussiens à Paris, le 1<sup>er</sup> mars, à l'heure où les troupes allemandes souillaient par leur présence momentanée le sol de l'héroïque cité qui venait de s'illustrer par cinq mois d'un siège rigoureux, dans toutes les classes de la société et sans distinction de nuance politique ni de langue, la population tout entière de Chicago protestait de la manière la plus énergique contre l'abus de la force dont le roi Guillaume et son ministre Bismark avaient fait preuve dans les conditions humiliantes du traité imposé à la France épuisée, mais non vaincue.

Un meeting immense fut organisé par la colonie franco-canadienne, qui compte dans la ville plus de vingt-cinq mille habitants, et les amis de la justice et de la liberté, à quelque nationalité qu'ils appartenissent, furent invités à y assister.

A cinq heures et demie de l'après-midi, le cortège, composé de 15 à 20,000 hommes au moins, s'ébranla de la place de City-Hall, bannières déployées, aux acclamations d'une foule immense, dont les *hurrahs* se mêlaient aux chants nationaux français et américains.

On déboucha enfin sur la magnifique avenue qui borde le lac et où la manifestation devait avoir lieu. Tout à coup, à l'autre extrémité de l'avenue (à 3 milles environ), une colonne interminable s'avança marchant à la rencontre de la colonne française. A cette vue, une certaine émotion se manifesta dans la foule. A n'en pas douter, ce ne pouvait être qu'une contre-manifestation organisée

par la colonie allemande, forte de 80,000 résidents dans la ville seulement.

On n'en continua pas moins la marche entre deux haies de curieux sympathiques, et aux cris de : *Vive la République!*

Enfin les têtes des deux colonnes se touchent presque!... Que va-t-il arriver? Une collision, sans doute.

Il y eut alors un moment de silence solennel! 200,000 poitrines manifestant et assistant, retenant leur souffle, de sorte qu'on percevait seulement le bruit des vagues se brisant sur les bords du lac; puis, tout à coup, des rangs de ce qu'on avait pu croire une manifestation hostile, éclata l'immortelle *Marseillaise*, en même temps que sortaient de toutes les bouches les cris de : *Vive la République! Vive la France!* auquel répondit celui de *Vive l'Allemagne!* — Ce fut une de ces scènes inénarrables dont le souvenir restera éternellement dans l'esprit de ceux qui ont eu le bonheur de la contempler.

Les fanfares et les vivats ayant cessé, l'honorable M. *Kaddisch*, doyen de la colonie *allemande* de Chicago, s'avança vers M. Georges de Loynes, vieillard de 98 ans, représentant la colonie française, et s'exprima ainsi :

« Frère,

« Quand la force brutale, au service de la tyrannie, écrase le droit, enchaîne la liberté sur un point quelconque du globe, il est bon que sur un autre point mieux favorisé, le droit proteste, que la liberté crie vengeance, que l'*idée* s'affirme plus haut que jamais. (*Hurrahs prolongés.*)

« C'est pourquoi, nous, vos frères d'Allemagne, comme vous citoyens de la République universelle, et comme vous vaincus aujourd'hui par l'insolente victoire d'un despote sanguinaire, nous avons voulu venir vous saluer ici au nom de la liberté et de la fraternité humaine!

« Oui, je le répète, et je ne suis en cela que l'écho de tous les hommes libres d'Allemagne établis dans cette glorieuse république, il n'y a ici que des vaincus de la grande idée qui, bientôt, malgré les rois et les empereurs, malgré les diplomates et les courtisans, malgré les canons Krupp et les fusils chassepots, sortira triomphante et fécondée par le sang des martyrs.

« En ce moment, la ville sainte entre toutes, le berceau de l'émancipation humaine... est occupée par l'ennemi. Ces hommes,

nés sous la même latitude que nous, parlant la même langue... nous le déclarons solennellement ici, à la face du ciel et de la terre, et au nom de l'Allemagne libre, nous les répudions, nous ne les connaissons pas. Entre eux et nous, il ne saurait y avoir rien de commun, car ils sont esclaves et nous sommes libres. (*Hurrahs prolongés.*)

« Pour nous comme pour vous, frères de France, il n'y a ni frontières, ni nationalités.

« Nous abjurons toutes ces fictions inventées afin de diviser les hommes et de les opprimer.

« Un vrai républicain n'a pas de patrie, ou plutôt sa patrie, c'est le monde entier, partout où il y a des hommes, c'est-à-dire des égaux, des frères. Il ne renie que les tyrans et ceux qui les aident dans l'accomplissement de leurs crimes.

« De ceux-là, il n'en est pas un seul dans cette immense assemblée. (*Non ! non !*)

« Non. Et c'est pourquoi nous grandissant au-dessus des épreuves du présent, et élevant nos cœurs vers cet idéal d'aujourd'hui qui sera réalité demain, nous allons confondre nos rangs avec les vôtres, frères de France, frères de tous pays, au nom de la République universelle. »

A ce moment, les deux doyens d'âge s'embrassent avec effusion, les drapeaux s'agitent, les musiques, toutes ensemble comme par une entente magique, entonnent la *Marseillaise*, tandis que Français, Allemands, Irlandais, Italiens, Américains, etc., confondus dans un même sentiment, font retentir l'air du cri : *Vive la République universelle !* proféré dans toutes les langues.

Quelle place tiendra dans l'histoire des peuples la grande manifestation républicaine cosmopolite de Chicago ? Nous l'ignorons, mais à coup sûr elle est plus digne d'attirer l'attention des hommes que les entrées triomphales les plus splendides, que les champs de bataille les plus sanglants ! Dans quels cœurs resterait-il assez de place pour la haine, la vengeance et l'oppression, s'il était donné à tous de comprendre et de goûter la leçon généreuse donnée au monde par les républicains de Chicago ?...

---

## Correspondance.

### PRÉVISIONS SELON LE SPIRITISME.

Nous recevons de M. Marc Baptiste, le spirituel et judicieux auteur des *Lettres aux paysans sur le Spiritisme*, une série de communications obtenues par un excellent médium de Montauban, M. P..., concernant le mouvement révolutionnaire actuel et traitant plus particulièrement de l'avenir moral et de la transformation prochaine de la France.

Obtenues dans une période de dix-huit mois depuis janvier 1869 jusqu'aux préliminaires de la guerre avec la Prusse, par leur caractère sérieux et l'ensemble des faits qu'elles annoncent, les uns accomplis dès à présent, les autres évidemment en voie d'accomplissement, elles nous ont paru de nature à intéresser nos lecteurs et à éclairer quelques points laissés dans l'obscurité par les prévisions que nous avons précédemment publiées. La victoire de la France affirmée dans ces communications comme dans toutes celles qui nous sont parvenues sur le même sujet, ne nous paraît plus ici en contradiction avec les faits, car il s'agit non d'un triomphe matériel, non de l'anéantissement d'un compétiteur armé, mais de la chute des préjugés antiques et de la proclamation d'institutions plus en rapport avec le développement actuel des intelligences.

Quant à ceux qui verraient une cause de chute plutôt que d'élévation dans les dissensions intestines qui déchirent actuellement notre malheureux pays, s'ils réfléchissent que les crises les plus terribles qui torturent le malade sont souvent celles auxquelles il doit une santé plus florissante que jamais, ils n'y verront que des souffrances nécessaires, une amputation énergique destinée à anéantir les germes impurs au profit du tronc vivace et vigoureux, et à préserver l'avenir de toute rechute en faisant disparaître à jamais les causes du mal.

L'espace ne nous permettant pas de citer toutes les communications que nous avons sous les yeux, nous nous bornerons à regret à reproduire les plus remarquables :

« 24 janvier 1869. — Les temps sont proches et plus proches que vous ne le pensez, où cette grande famille dispersée sur la surface de votre planète va être régénérée. Des liens nouveaux vont unir tous les peuples ; les nations ne seront plus dispersées ; elles

n'en feront qu'une qui s'appellera la nation terrestre ; les barrières qui les séparent vont être supprimées ; tous les peuples vont se tendre une main fraternelle ; il n'y aura plus parmi vous de parias, mais bien des Esprits incarnés comprenant tous leur mission terrestre.

« LOUIS. »

« 14 février 1869. — Dieu bon et miséricordieux, aie pitié de tes enfants ; ils sont à la veille de s'entretuer. Epargne-leur les crimes qu'on veut leur faire commettre. Les grandes armées sont sur le point de fondre les unes sur les autres ; aie pitié de ces nobles cœurs qui ne demandent qu'à aimer. Certainement s'ils pouvaient opter entre la paix et ce terrible fléau qui les menace, ils n'hésiteraient pas. Ils veulent le bien, l'amour de leurs semblables ; en un mot, le progrès ; on veut les entraîner dans un affreux abîme. Ils comprennent que si tes regards se détournent d'eux, l'humanité aura encore beaucoup à souffrir. Ils veulent marcher dans la voie que tu leur as tracée. Fais que les ennemis du genre humain restent confondus dans leurs complots et que ton règne s'établisse à jamais sur cette planète.

« LOUIS. »

« 11 avril 1869. — Despotes, tremblez ! Dieu détourne ses regards ; les peuples que vous tenez dans la servitude auront un vengeur inexorable : *la justice divine*.

« L'heure des comptes sonnera bientôt, et en attendant votre punition dans la vie spirituelle, vous allez tous être dispersés et errants sur ce globe où vous serez considérés comme des lépreux.

« VICTOR. »

« 12 juin 1869. — La victoire appartiendra au droit ; les ennemis de la liberté chercheront en vain à vous ravir ce bien précieux. Vous, spirites, ayez confiance en l'avenir. Il faut que le règne de Dieu arrive ; aucune puissance humaine ne sera assez forte pour l'entraver. Le despotisme a fait son temps. La liberté reposant sur la charité, va succéder à la tyrannie. Soyez certains que rien ne peut empêcher ce grand événement d'arriver. Attendez-vous donc, je vous le répète, à une *grande révolution*.

« LAMENNAIS. »

« 26 février 1870. — Le moment du combat est proche, la France en donnera le signal. La transformation s'étendra non-seulement sur elle, mais encore dans le monde entier. Le foyer de la

vérité a son germe dans votre patrie ; le brasier qui couve va se répandre sur tout le globe ; la flamme divine luira aux yeux de tous les peuples, et le bandeau qui obscurcit encore leur vue, tombera comme par enchantement. Ce sera alors le règne de la charité et de la fraternité universelles.

« LOUIS. »

« 20 mars 1870. — France, pays des cœurs généreux, c'est de ton sein que doit sortir la régénération prédite par les envoyés de Dieu. Attends-toi à de grands événements qui réduiront en poussière le travail des monarchies qui se sont succédé depuis des siècles.

« Tu es destinée à devenir libre ; de ton sein, le flambeau vivifiant de la liberté rejaillira sur le monde entier. On a voulu créer des voies de communication de peuple à peuple pour faciliter les moyens de commerce ; mais qu'est-ce que tout cela en comparaison des moyens que le divin maître se propose d'employer ? La vapeur, l'électricité ne sont rien auprès de sa toute-puissance. Sa volonté seule suffit pour embraser à la fois le cœur de tous ses enfants de ce brasier de liberté auquel vous aspirez. L'étincelle divine est partie de son foyer ; elle est lancée dans le monde et soyez persuadés que ce ne sera pas en vain.

« LAMENNAIS. »

« 30 avril 1870. — France, ma chère patrie terrestre, on te procure, depuis quelque temps, de vives émotions. Tu es appelée à combattre l'hypocrisie et le mensonge. Arme-toi de pied en cap pour terrasser les mauvais Esprits incarnés, ennemis du genre humain. La victoire est dans tes mains ; sache en profiter. *Plus de tyrans, vive à jamais la liberté et la République !* Tel est le cri qui doit jaillir de ta poitrine.

« LAMENNAIS. »

« 7 mai 1870. — Je suis la justice et la vérité ! Voilà ce que certains hommes osent dire.

« — La justice, dites-vous ? mais sachez, hommes pleins d'orgueil, qu'elle ne réside qu'en Dieu.

« — La vérité ? mais pouvez-vous parler ainsi sans que la rougeur monte à votre front ?

« Hommes perfides et trompeurs, vous pensez abuser les masses par vos fausses promesses ! Détrompez-vous, les Esprits sont là pour



vous démasquer et inculquer à leurs frères incarnés le sentiment de leurs véritables devoirs.

« Vous tendez des pièges pour reconquérir le terrain qui commence à vous échapper, et vous prétendez agir au nom de la justice et de la vérité ?

« Vous êtes de grands coupables, et, un jour, vous expierez dans des tourments affreux tout le mal que vous aurez fait.

« Peuple, relève la tête ; revendique hardiment tes droits ; tes oppresseurs voudraient te tenir à jamais sous leur joug ; montre-leur que tu es vraiment digne de tes destinées, en marchant constamment dans la voie du progrès.

« CAMILLE DESMOULINS. »

« 9 juillet 1870. — Le rêve de certains ambitieux ne s'accomplira pas. Ils travaillent dans l'ombre pour asservir ceux qui souffrent depuis trop longtemps.

« Les nuages s'amoncellent, les éclairs sillonnent l'espace, le tonnerre gronde, la foudre éclate.... et le ciel redevient serein.

« Peuple, voilà l'image réelle des événements qui t'attendent.

« République universelle, sois une sauvegarde contre les empiétements des ennemis du genre humain.

« DANTON. »

« 16 juillet 1870. — Mes amis, que d'inquiétudes, que de troubles dans les familles. Dieu envoie souvent de grands maux pour vous éprouver ; mais soyez convaincus que tout a sa raison d'être.

« Ce n'est que par la souffrance que l'humanité peut progresser. Comment pourrait-elle apprécier le bonheur, si elle ignorait la souffrance ?

« Spirites, ayez confiance en celui qui conduit toutes les destinées ; il ne peut se tromper.

« *La vraie victoire réside dans le triomphe des bonnes idées et non dans le succès des forts résultant de la force brutale.*

« LOUIS. »

« 30 juillet 1870. — Dans l'avenir, vous apprendrez beaucoup de choses nouvelles. Une simple lueur de la vérité vous est apparue. Le voile se déchirera davantage et vous comprendrez des lois dont votre imagination ne peut se faire la moindre idée. Encore quelque temps et vos yeux seront éblouis par le flambeau de la vérité. Il éclairera toutes les nations et vous verrez alors tous les hommes se serrer dans une même étreinte.

« Voilà donc que le règne de la vérité et de la fraternité universelles'avance à grands pas. Gloire en soit rendue au Très-Haut.

« DONNAT. »

*Remarque.* Nous ne saurions mieux terminer cet article qu'en publiant pour le compléter la lettre suivante où l'un de nos correspondants nous paraît résumer avec beaucoup de sens et de logique, l'influence du Spiritisme sur la rénovation qui s'opère :

(St-G\*\*\*, 24 mars 1871.)

« Chers messieurs et frères en croyance,

« Pendant six mois les cruelles épreuves de la patrie nous ont séparés les uns des autres, sans altérer aucun des liens spirituels qui nous unissent pour travailler à l'œuvre commune de rénovation religieuse, morale et philosophique.

« Au mouvement des Esprits qui jettent quelques regards sur le présent et se préoccupent des nécessités de l'avenir, on sent jusqu'à l'évidence que cette rénovation ne fait de doute pour personne, malgré la diversité des tendances doctrinaires. Nous devons en conclure que si le concours de tant de voix diverses n'est pas toujours un appui pour nos principes, il n'en résulte pas moins un accord général sur l'urgence d'une régénération morale, d'une transformation générale, et qui, pour tous les esprits sincères, n'a d'autre objectif que le nôtre; le bonheur de l'humanité et le salut de tous.

« Beaucoup, sans doute, sont dans l'erreur, quant aux moyens à mettre en œuvre pour atteindre ce double but; mais ils ont le presentiment d'un ordre de choses nouveau, et ils finiront inévitablement par sortir du cercle où ils se meuvent pour arriver au centre du foyer de lumière où s'exercent nos intelligences et nos cœurs.

« Il n'en est pas moins vrai qu'un trouble profond existe dans toute notre organisation sociale, que des terreurs puériles et des craintes légitimes l'assiègent; que le sentiment général du peu de solidité des assises de nos vieilles institutions nous portant à en chercher de plus équitables, la plupart en cherchent les éléments avec une ardeur qui les égare au point de leur faire prétendre jusqu'aux extrêmes limites d'une perfection idéale, dont nous ne pouvons encore jouir présentement faute de dignité et de lumières. D'un autre côté, le monde de l'immobilité ancré à ses formules dogmatiques, à son droit divin, persiste à se réfugier dans l'infailibilité tradition-

nelle, le vieux monde politique divinise la force brutale et dogmatise le principe autoritaire. De tout cela il résulte et il résultera bien évidemment une conflagration générale d'intérêts et de passions qu'ignorent seuls, ceux qui ne sont pas avertis et ceux qui ne veulent pas voir.

« Tout ce qui pense, tout ce qui croit, tout ce qui aime, sent un inconnu immense pénétrer le laborieux travail qui s'accomplit au fond de la conscience de l'humanité.

« C'est pour éclairer ce travail que le Spiritisme vient révéler les lois en vertu desquelles il peut aboutir. Ce besoin général de science, de droit, de justice et de liberté, quel corps de doctrine peut mieux le servir et en assurer le triomphe prochain que le Spiritisme, par la connaissance et l'application des principes et des lois qui gouvernent le monde moral et le monde physique?

« Le respect du droit, l'autonomie de la conscience individuelle, le progrès moral et intellectuel, le règne de la justice et de l'amour, voilà l'avenir dont le Spiritisme est la base aux larges assises. Admis, connu, pratiqué, tous les problèmes sociaux se résoudraient sans secousses par une suite rapide de transformations, dont la réalité nous échappe, faute de points de comparaison avec ce qui est.

« La grande masse des hommes ignorant la plupart des lois naturelles qui les gouvernent, et le progrès s'accomplissant à leur insu, et même malgré leur volonté, le monde doit se préparer bon gré mal gré aux commotions violentes et inévitables : faute de foi, faute de lumières, faute d'amour, il a créé pour un temps la fatalité.

« Nous pleurerons tous ; mais une immense consolation surgit déjà dans les âmes éclairées qui dégagent des événements douloureux qui vont avoir lieu, les conséquences qu'un avenir peu éloigné montrera aux sociétés régénérées, auxquelles appartient l'avenir.

« T\*\*\*. »

---

## Dissertations spirites.

---

CHATIMENT DES PEUPLES.

(Paris. — Médium, M. Leymarie.)

Permettez-vous qu'un nouveau venu puisse causer quelques instants avec vous ?

Selon moi, tous les peuples qui n'ont pas su moralement approprier aux temps leurs relations extérieures et leur organisation in-

térieure, sont fatalement voués à des révolutions terribles ; pour les uns, c'est la décadence, les dissensions intestines ; pour les autres, c'est l'exil, la séparation violente de ceux qui devraient former un corps homogène.

Deux exemples contemporains serviront à appuyer ma pensée.

Les Etats-Unis appelés à de si hautes destinées ! ce vaillant peuple, emblème du travail matériel, qui semblait défier les mauvais jours, cette aggrégation de tous les émigrants de la terre avait élevé un autel *au dieu dollar*, et vraiment l'Europe était étonnée.

Mais on ne peut tout conjurer ; la grande famille américaine, si âpre au gain qu'elle semble oublier les causes morales qui l'ont faite ce qu'elle est, conservait une plaie honteuse : l'esclavage, c'est-à-dire des générations d'hommes voués au travail forcé, des machines humaines vendues comme le coton, et cette plaie devint la pierre de touche de cette union qui semblait indissoluble. C'est qu'au milieu de leurs richesses, ils avaient oublié les grandes lois humanitaires, lois de progrès, de fraternité.

La liberté, l'égalité, inscrites au frontispice de leur Constitution, étaient un mensonge, puisqu'ils avaient des esclaves. Et voyez pourtant ce que devient une vérité méconnue. A l'époque de la séparation, la question noire était dominée par le préjugé ; aujourd'hui, c'est elle qui fait irruption en maîtresse ; elle s'impose, elle devient un fait, un droit ; nul n'osera au nom de Jésus et de son Evangile, revendiquer l'esclavage, et telle est sa force morale et expansive, que les Etats-Unis ne grandiront désormais qu'en faisant la plus large part aux questions négligées ; ils ne peuvent exister qu'à la condition de modifier dans un sens moral et leur politique extérieure et leur organisation intérieure.

La Pologne a aussi sa couronne d'épines ; son aristocratie a été arrogante et fière à l'excès ; pour elle, les privilèges et les splendeurs ! C'était le gouvernement de quelques-uns, adoptant les lois spirituelles venues de Rome, mais conservant cette autre plaie : la servitude blanche, sœur aînée de la servitude noire.

Aussi que pouvait-elle faire, cette Pologne, représentée par quelques Palatins ? Elle n'était pas une âme complète, car un corps ne peut être sain et robuste, si les pieds sont emprisonnés et endoloris. Au jour des grandes épreuves, quand leurs ennemis fauchèrent le sol sacré de la patrie, il eût fallu le concours intelligent de ses vingt-cinq millions d'habitants ; mais au lieu d'intelligences, ils avaient des machines souffreteuses, sans volonté. On ne foule pas un

vrai peuple qui sait sa valeur morale, un peuple libre et intelligent ! Mais une nation d'esclaves subit le sort qu'elle a imposé !... !

Dieu leur a dit : Vous avez faussé le sens évangélique ; chez vous, le serf n'est plus un homme ; c'est une marchandise qui souffre et gémit ; vous n'avez pas compris votre mission. Vous parlez de liberté et vous conservez l'esclavage ! L'homme, c'est une créature, et vous l'abandonnez, vous la ravalez. Vous serez châtiés jusqu'à la sixième génération ! Errants loin de votre pays, vous implorerez longtemps et vainement justice et secours. Vos malheurs seront un enseignement, et le monde apprendra plus par vos efforts souvent renouvelés que par votre prospérité mensongère des anciens jours.

Puissance morale que j'invoque, tu transformes ce que tu touches ; c'est toi qui enseignes que les grandes libertés enfantent les grands principes. Tout peuple qui étayera ses lois et ses actions sur sa puissance féconde, sera tellement fort, qu'il pèsera plus que tout autre dans la balance des nations.

UN ESPRIT.

—  
LES INFLUENCES INVISIBLES.

(Paris, juillet 1870. — Médium, M. Leymarie.)

Les influences sont partout, devant, derrière, tout autour de vous ; vous ne pouvez leur échapper ; elles se marient avec la colonne formidable d'air qui vous environne ; elles vous pressent en parlant à vos sens et à vos consciences. Les unes par les mille conduits de votre machine humaine formée de tous les éléments minéraux et végétaux de la création, vous engagent aux désirs, aux satisfactions égoïstes et personnelles ; les autres, au contraire, effluves toutes-puissantes qui jaillissent comme la lumière des domaines éthéréens, viennent glisser doucement à travers les organes sensibles et dominateurs de votre être par le cerveau où tout vibre ; et la conception s'élabore, et la conscience des actions s'analyse et se synthétise ; tout devient précis, clair, abondant.

Vous avez à choisir entre ces influences diverses et dans votre libre arbitre, vous pouvez obéir à l'une ou à l'autre de ces tendances diverses ; vous pouvez y glorifier l'instinct de la brute qui vous brûle constamment, ou bien, regardant de plus haut, paralyser ces instincts grossiers ; et l'esprit, dominant alors, vous donne la teinte harmonique de toutes choses. Dieu se retrouve avec sa justice, sa grandeur, sa bonté, son amour, et vous communiquez à vos

frères les enseignements divins, vous êtes avec le droit, avec les lois que Dieu a répandues à profusion, et joyeux, vous marchez dans la vie fiers d'avoir été utiles, et heureux surtout d'être un exemple vivant par l'étude, le travail, la famille, les devoirs du vrai citoyen.

Tout vient des fluides impondérables, et la lumière est l'agent de toutes ces forces, sans elle plus de vigueur et de vie, tout s'étirole et meurt. C'est elle qui combine le travail des atomes et des gaz. Sous sa fluidité vivace, la sève devient verdure, devient fruit; la pensée devient gaie, forte, obéissante à la loi divine.

Ne vous est-il pas arrivé quelque soir, de contempler ces yeux des mondes éthérés? Ces regards silencieux parlaient profondément à votre âme, et ces rayons lointains, venus de centaines de millions de lieues, après des trajets de plusieurs siècles, ne vous ont-ils pas inspiré cette pensée consolante que tout se tient dans l'univers, dans la profonde immensité, par la loi de solidarité, loi utilitaire qui se répercute à travers les espaces sans limite! Eh bien! pensez, amis, que ces rayons ont leur bienfaisance, leur apport modeste. Votre soleil vous donne la chaleur, tous les gaz, les carbones nécessaires à la vie animale, minérale, végétale; mais encore les plus petits pensent à vous, et les étoiles les plus éloignées, les nébuleuses invisibles à l'instrument, vous apportent par le rayonnement des atomes, des parties infinitésimales qui se mêlent non-seulement à tous les agents terriens, mais aussi à votre essence fluidique spirituelle. C'est la loi des compensations, des attractions indéfinies qui, par la vue, forcent l'Esprit à rechercher les grandes causes des forces prodigieuses de l'infini, et, par conséquent, l'amènent à la connaissance de Dieu.

Je vous le disais en commençant: vous obéissez à une infinité d'influences. Étudiez-les pour discerner celles qui vous sont salutaires, et combattre celles qui peuvent vous être nuisibles.

BERNARD.

---

L'HARMONIE CÉLESTE.

(Paris, août 1870.)

Ecoutez, chers amis, je faisais un voyage tout là-haut dans la constellation de la *Grande-Ourse*, et j'admirais au loin en suivant la polaire, le groupe de *Cassiopee*, et, transporté dans cet assemblage de lumineuses étoiles, je me laissais aller à analyser la symé-

trie de ces mouvements énormes. Tous ces mondes mus par la force invisible, allaient, venaient dans l'infini, avec la même vitesse mathématique éclairant merveilleusement l'espace de leurs soleils bleus, orange, or, vert émeraude. Toutes les combinaisons, toutes les transformations de la lumière harmonieusement unies aux mouvements cadencés des sphères énormes et aux mille sons bizarres qui traversaient l'étendue sans limite, ressemblaient aux décors innommés, aux girandoles sans pareilles d'un incommensurable salon musical ayant à la fois pour spectateur et pour acteur l'orchestre semé à profusion par la Providence dans l'immensité des espaces.

Lancez un objet sphérique dans l'air, faites que cet objet soit mû avec une grande vitesse, aussitôt un son se fait entendre : c'est le chant de la petite sphère.

Mais transportez-vous comme moi dans *Cassiopeé* ! Là des millions d'étoiles tournent majestueusement entraînant autour d'elles des millions de planètes, humbles satellites, et tout ce tourbillonnement est une harmonie transcendante que Dieu perçoit continuellement, car ces mondes dans leur course incessante composent l'orchestre du souverain directeur des mondes.

J'ai visité *Orion* et la *Chèvre* et cent autres nébuleuses, et partout j'ai trouvé l'orchestre harmonieux éclairé par des feux innombrables. Cependant, j'avais quitté la terre où de petits êtres, d'invisibles atomes se livraient une guerre acharnée pour des intérêts plus mesquins, plus atomiques qu'eux-mêmes, et je me disais : Sagesse divine, combien tu dépenses avec grandeur, avec prestige ! Atome je fus, et je ne te comprends qu'après avoir cent fois vécu. Je ne comprends l'harmonie de l'univers que depuis qu'il m'est possible, cent fois plus rapide que la lumière, de parcourir les espaces sans limites.

Et maintenant, atomes terriens, répandus sur cet atome invisible que de *Cassiopeé*, je n'ai pu découvrir, disputez-vous et désolez-vous ! Suppliez le Dieu des batailles qui, impassible dans le rayonnement des mondes, a le temps pour lui, sachant que tout se refond et se complète par la mort et la vie.

Docteur DEMEURE.

---

MARCHE DU PROGRÈS.

(Paris, 17 mars 1871. — Médium, M. X\*\*\*)

Le progrès fait sentir son influence sur tous les sentiments qui peuvent animer le cœur de l'homme. Il est la consécration et le créateur par excellence de la liberté bien entendue.

L'homme naissant est esclave, et sa lutte de tous les instants avec les obstacles sans cesse renaissants qui l'entourent, a pour but de les dégager des mille liens inextricables qui l'enchaînent à la matière. Il est l'esclave de la nécessité, et c'est cette nécessité qui, tout en le couvrant de chaînes, l'amènera peu à peu à conquérir toutes les libertés. La faim le presse ! esclave de la faim, il cherche aussitôt le moyen de l'apaiser. D'autres êtres vivants frappent ses yeux ; il les tue pour s'en repaître ; de là la destruction des animaux et l'anthropophagie.

Dès que la vie pastorale l'a mis à même de satisfaire plus rapidement cette nécessité, d'autres besoins se font sentir : le froid, la chaleur, les intempéries des saisons sont les nouveaux tyrans auxquels il lui faut se soustraire, et il s'ingénie jusqu'à ce qu'il trouve les moyens de s'en délivrer, et ainsi des autres nécessités matérielles.

Mais l'homme n'est pas seulement un corps, il est Esprit aussi, et lorsque la matière est repue, il faut encore à l'intelligence sa nourriture. L'Esprit désire, mais il ne désire pas toujours juste ; en cherchant à se satisfaire, il souffre des difficultés qu'il rencontre ; il veut plus que son corps inhabile ne peut lui procurer, et il devient, jusqu'à plus ample développement industriel, l'esclave des imperfections organiques. Il recherche les causes qui mettent obstacle à son désir, et finit par en triompher ; mais un désir apaisé laisse entrevoir un horizon nouveau, provoque de nouveaux désirs, de nouvelles luttes, de nouveaux triomphes, et l'homme grandit sans cesse, laissant tomber, à mesure qu'il progresse, les liens qui enchaînaient son corps et les voiles qui dérobaient à son Esprit, le spectacle des sublimes vérités ; et il devient d'autant plus libre, qu'il se connaît mieux, qu'il se rend mieux compte de ce qui l'entoure, et qu'il évite les déceptions en multipliant ses moyens de perception et de compréhension.

Savoir, s'instruire, telle est la clef qui vous rendra maître de la liberté. Le sphinx prétendu invincible est toujours là, présentant à l'homme le problème indéchiffrable de sa destinée. Etudiez, instruisez-vous, répandez à profusion les connaissances que vous acquérez, et le sphinx vaincu vous laissera désormais gravir sans lisières la route du progrès indéfini, au sommet de laquelle vous trouverez le bonheur et la liberté.

E. SUE.

*Pour le Comité d'administration,*

*Le Secrétaire-gérant : A. DESLIENS.*